



HAL
open science

Une émeute maronite contre les Jésuites ? Conflit, négociations et protection au sujet du partage de l'eau au Mont-Liban en 1864

Chantal Verdeil

► **To cite this version:**

Chantal Verdeil. Une émeute maronite contre les Jésuites ? Conflit, négociations et protection au sujet du partage de l'eau au Mont-Liban en 1864. Voisinages fragiles, Relations interconfessionnelles dans le Sud-est européen et la Méditerranée orientale 1854-1923, 2013. halshs-03321261

HAL Id: halshs-03321261

<https://shs.hal.science/halshs-03321261>

Submitted on 17 Aug 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une émeute maronite contre les Jésuites? Conflit, négociations et protection au sujet du partage de l'eau au Mont-Liban en 1864

Chantal VERDEIL*

INTRODUCTION

En 1831, portée par l'élan missionnaire, la Compagnie de Jésus envoie de nouveaux religieux au Proche-Orient. Ces missionnaires ambitionnent de réformer les Églises orientales, « abâtardies » selon eux par leur contact prolongé avec l'islam. Aux yeux des missionnaires latins, ce n'est que lorsqu'elles auront retrouvé leur lustre d'antan, qu'il pourra être question de ramener les chrétiens orthodoxes dans le giron catholique, voire de convertir des musulmans¹.

Les Jésuites sont aussi souvent considérés comme les vecteurs privilégiés de l'influence française en Syrie ottomane. Depuis 1843, la mission a été confiée à la province de Lyon et la majorité des religieux qui y sont envoyés sont français. À partir de 1860, le gouvernement de la France accorde des bourses à des élèves des pères dont il finance les études. Ses ambitions exprimées à travers le soutien financier aux pensionnaires des Jésuites sont claires : il s'agit de se constituer une clientèle chrétienne et plus particulièrement maronite qui saura, le temps venu, se montrer reconnaissante et défendre les intérêts de la France face aux autres puissances qui convoitent des territoires ottomans.



* Institut national des Langues et Civilisations orientales (INALCO), Paris.

1. VERDEIL Chantal 2011.

Se pencher sur les relations des religieux latins avec les populations locales oblige cependant à nuancer cette vision de la mission. À la fin de l'année 1863, une « émeute » éclate à Ghazîr (au Mont-Liban) contre le couvent jésuite. Les villageois mécontents coupent l'approvisionnement en eau de la maison qui est alors la principale résidence de la mission. Ce conflit montre combien les missionnaires sont contraints à de constantes négociations avec la population qui les entoure. Pour assurer leur sécurité et permettre la poursuite de leur apostolat, les Jésuites ne recourent pas à la seule protection de la France, mais s'adressent aussi aux notables locaux. L'idée d'une double instrumentalisation (des missionnaires par la France et des Orientaux par les missionnaires) se révèle, au fond, peu pertinente pour décrire les relations qu'entretiennent les différents protagonistes de cette affaire d'eau, et plus généralement l'histoire de la mission.

DES MARONITES CONTRE LES JÉSUITES

UNE ÉMEUTE AU CŒUR DE LA MISSION JÉSUISTE

En février 1864, les Jésuites installés à Ghazîr ont la désagréable surprise de constater que le canal qui les approvisionne en eau a été détruit par des habitants du bourg « mal intentionnés et ennemis du collège ». Le lendemain à neuf heures et demie, des habitants se précipitent sur les murs d'une des cours pour les abattre. Puis ils se dirigent vers une autre partie du bâtiment dont ils brisent à nouveau l'enceinte². Sous les clameurs et les insultes, les Jésuites se barricadent chez eux dans la crainte que leur résidence soit envahie par les villageois en colère³. Privés d'eau, les pères sont contraints d'envoyer des femmes en chercher. Elles leur en apportent dans des jarres, sous la protection du cheikh Khalîl, un des notables du village dont la présence fait baisser les bras aux émeutiers, mais ne parvient cependant pas à mettre fin aux quolibets⁴. Pour régler l'affaire au plus vite et rentrer dans leurs droits, les pères dépêchent un émissaire à Beyrouth qui revient quelques jours plus tard accompagné de douze soldats⁵. Le calme revient, mais une sourde hostilité à l'encontre des pères continue de peser sur le village : l'eau est rétablie puis à nouveau coupée par ceux que les pères appellent « les mécontents de Ghazîr⁶ ». Les Jésuites et leurs élèves se retranchent derrière les murs restants du séminaire-collège et évitent désormais de sortir. En juin, la Fête-Dieu, qui donne lieu d'habitude à une imposante procession

2. Archives françaises de la Compagnie de Jésus-Vanves (désormais AFSD), coll. Prat, vol. 9, lettre du père Canuti au père Reynaud, Beyrouth, 4 mars 1864, p. 1293.
3. *Ibid.*
4. Archives de la Compagnie de Jésus au Liban (désormais ALSI), diaire de Ghazîr, 23/2/1864.
5. ALSI, diaire de Ghazîr, 20/2/18634; 21/2/1864; 23/2/1864.
6. ALSI, diaire de Ghazîr, 1/3/1864; 3/3/1864.

dans les rues du bourg, est célébrée « à l'intérieur de la maison » à cause des événements des semaines précédentes, que les Jésuites craignent de voir se renouveler⁷.

En mars 1864, ils intentent un procès contre les responsables de l'agression dont ils ont été victimes devant le tribunal de Jbayl, la ville voisine. Mais la procédure traîne. En septembre, aucune solution n'a été trouvée. Il faut attendre la fin de l'été pour ressentir un certain apaisement. Les autorités de la mission profitent du changement d'année scolaire pour renouveler le personnel du séminaire-collège. Le père Payan, recteur au moment des faits, est désavoué et remplacé par un pionnier de la mission, le père Canuti qui parvient à régler la crise à l'amiable quelques mois plus tard⁸.

Le conflit n'est pas très violent, mais il ébranle la mission. Au milieu des années 1860, le séminaire-collège de Ghazîr constitue le fleuron de la mission de la Compagnie de Jésus au Proche-Orient. Ouvert en 1844, l'établissement était d'abord conçu comme un séminaire destiné à former le clergé de toutes les Églises orientales catholiques. Mais il a très vite accueilli des élèves dits laïcs, autrement dit des élèves qui n'ambitionnent pas l'état ecclésiastique. À la rentrée 1863, le séminaire-collège compte plus d'une centaine d'élèves, ce qui le place parmi les plus prospères des établissements missionnaires⁹. Sans en être nécessairement conscients, les habitants de Ghazîr en colère s'en prennent donc au cœur de la mission jésuite. C'est en effet par la formation d'un nouveau clergé, éduqué selon les normes romaines, que les missionnaires entendent réformer les églises orientales catholiques. Les séminaristes les plus brillants sont appelés à achever leur formation à Rome avant de revenir en Orient occuper les postes les plus élevés dans la hiérarchie des Églises orientales. La Compagnie de Jésus aspire aussi à former une élite séculière, faite d'Européens appelés ensuite à commander aux Orientaux par « l'ascendant de leurs connaissances », et, enfin, des rejetons des grandes familles orientales qui régleront plus tard les destinées des communautés et « leurs rapports avec l'Europe¹⁰ ».

Le recteur de Ghazîr occupe donc le poste le plus élevé dans la hiérarchie de la mission après le supérieur qui réside à Beyrouth. Il est à la tête d'une communauté de plus de vingt personnes composée de professeurs (une quinzaine, jésuites ou non) et de personnel de maison¹¹, sans compter les élèves. L'établissement doit à sa taille et à ses fonctions de recevoir de nombreuses visites de personnages qui comptent dans la société de l'époque : consuls, évêques, Européens

7. ALSI, diaire de Ghazîr, Fête du Corpus Domini, 1864.

8. ALSI, diaire de Ghazîr, 15/10/1864 ; 19/12/1864.

9. Ils sont 120 à la rentrée 1864. ASPPF (Archives de la Sacrée Congrégation pour la Propagation de la Foi), SC Siria vol. 1, f. 476v, lettre du père Canuti, recteur de Ghazîr au cardinal Barnabo, préfet de la Propagande, Ghazîr 8 décembre 1864. Les établissements secondaires sont encore peu nombreux à l'époque. Les Lazaristes scolarisent une centaine de jeunes gens dans leur collège d'Ayntûra (non loin de Ghazîr).

10. AFSI, coll. Prat, vol. 9, lettre du père Bourquenoud au père Gautrelet, Paris, 17 décembre 1859, p. 810.

11. Archives romaines de la Compagnie de Jésus (désormais ARSI), Syr 1004, II, 26, lettre du père Canuti au père Beckx, Beyrouth, le 13 juin 1863.

installés en Orient, fréquentent régulièrement les pères qui reçoivent aussi des voyageurs ou des pèlerins de passage à Beyrouth.

Rien d'étonnant donc que l'affaire mobilise immédiatement un grand nombre de personnes. Quand elle éclate, M^{me} de Mauricourt, épouse du consul de France à Chypre, est sur place et demande que l'on arbore le drapeau français¹². Le consul de Beyrouth est immédiatement prévenu. À la fin du mois de février, l'évêque responsable de Ghazîr prêche en faveur d'une réconciliation à l'église du village. Une semaine plus tard, Dâwud Pacha, gouverneur du Mont-Liban, y dépêche l'un de ses bras droits¹³. Élément plus ennuyeux pour les Jésuites : l'information parvient à Rome. Au printemps 1864, M^{gr} Valerga, délégué apostolique de Syrie, adresse un rapport à la Propagande¹⁴ qui demande quelques mois plus tard un complément d'information au père général¹⁵.

Pour les plus pessimistes, l'émeute signifie l'échec de la mission jésuite. « Il y a quelques années », écrit le père Gagarine, « nous étions complètement les maîtres de la population de Ghazîr qui ne nous témoignait que respect et affection. Aujourd'hui c'est tout le contraire. Nous nous sommes aliéné cette population, elle est aigrie contre nous [...]»¹⁶. Et cette hostilité pourrait bien obliger les pères à quitter Ghazîr, pressent-il avec inquiétude.

Sans être aussi alarmant, le père général voit lui aussi dans cette émeute un revers pour la mission. « Au jugement de plusieurs », écrit-il au père Payan (alors supérieur de Ghazîr), « nous passons pour avoir en partie provoqué cette démonstration hostile, par nos procédés envers la population ». Pour conclure avec mécontentement :

[...] le peu d'intérêt que nous semblons mettre à l'assister spirituellement, surtout par le ministère de la confession, nous a empêché d'avoir sur elle une influence salutaire qui aurait pu prévenir ces désordres ; ou du moins les apaiser plus promptement et en diminuer la gravité. C'est une leçon qui ne doit pas être perdue¹⁷.

Le conflit met en cause l'influence morale que ses religieux exercent sur une population qu'ils connaissent depuis longtemps. Or que peut faire un missionnaire qui n'a pas d'ascendant sur ses ouailles ? Pourtant ce ne sont pas des raisons spirituelles qui sont avancées pour expliquer l'attitude des villageois. Dans les premiers temps, les Jésuites invoquent des problèmes de personnes. Mais, pour la plupart des observateurs, les enjeux sont avant tout matériels.

12. ALSI, diaire de Ghazîr, 21/2/1864.

13. ALSI, diaire de Ghazîr, 28/2/1864, 6/3/1864.

14. ARSI, Syr 1004, XV, 10, sans titre, ni auteur, ni date, noté, « Rapporto di Mgr Valerga alla Propaganda sulla questione insorta tra i NNe e gli abitanti di Gazir » (copie).

15. ARSI, Syr 1004, XV, 9, lettre de la Propagande au père Beckx, Rome, 20 septembre 1864.

16. ARSI, Syr, 1004, VI, 6, lettre du père Gagarin au père Beckx, Beyrouth, 4 mars 1864.

17. ARSI, Miss. Ass. Gall. I, lettre du père Beckx au père Payan, 6 août 1864, p. 243.

UNE AFFAIRE D'EAU

Dans les premiers jours qui suivent l'émeute, les pères de Ghazîr parlent d'une manipulation fomentée par quelques personnes pleines de ressentiment à leur égard : l'un des curés du village, le père Arsénios, professeur d'arabe au collège, qui venait d'être renvoyé « pour de justes raisons » (selon les Jésuites) et Mansûr Ghariûs, dont le fils n'avait pas été accepté au collège¹⁸. Pendant quatre mois, écrit le père Payan, « les deux hommes ont ourdi [...] des intrigues contre nous dans Ghazîr¹⁹ ». Dépités, les deux hommes auraient réussi à monter une grande partie du village contre les jésuites, victimes de leur malveillance.

Très vite cependant un autre motif de colère apparaît. Le père Payan, directement mis en cause en tant que recteur du collège, reconnaît lui-même que les jésuites ont reçu une « série de réclamations, sur la part d'eau qui nous est faite, soit eau d'arrosage, soit eau potable, sur un terrain acheté par mon prédécesseur où nous avons fait une cour, et qu'ils prétendent être bien communal, etc.²⁰ ». Sous la plume d'observateurs moins engagés dans l'affaire, la question de l'eau occupe la première place, suivie de près par les aménagements réalisés pour clore le collège. À la rentrée 1860, les jésuites de Ghazîr doivent faire face à une brusque augmentation du nombre de leurs élèves, à la suite de la crise qui a secoué la montagne libanaise durant l'été. Au mois de juin, des affrontements entre druzes et chrétiens ensanglantent la montagne libanaise avant d'atteindre Damas dont un des quartiers chrétiens est mis à sac²¹. On dénombre plus de 5 000 morts²². Traumatisés, beaucoup de survivants quittent la ville pour le Mont-Liban et Beyrouth qui paraissent plus sûrs. Parmi eux, figurent de nombreux orphelins souvent confiés à des congrégations religieuses. En France, l'annonce des massacres provoque un vif émoi. Napoléon III envoie une force armée pour garantir la sécurité des chrétiens et leur retour dans les villages, et fait pression sur le gouvernement ottoman pour obtenir le versement des réparations aux victimes. Simultanément, les horreurs décrites par la presse stimulent les dons qui affluent auprès d'organisations comme l'œuvre des Écoles d'Orient. Comme les autres ordres missionnaires, la Compagnie de Jésus en Syrie fait partie des bénéficiaires de ces dons qu'elle doit utiliser pour secourir les réfugiés. Elle perçoit aussi une forte somme au titre des indemnités versées par la Sublime Porte à la suite des dommages subis. Pour la mission, ils ont été considérables : six religieux ont été tués et une maison entièrement saccagée. Devenus riches, les jésuites réalisent les investissements immobiliers rendus nécessaires par l'augmentation du nombre d'élèves. A Ghazîr, ils acquièrent en 1862 une ancienne filature toute proche de leur établissement. Une fois transformé, le bâtiment accueille les séminaristes désormais séparés des

18. ALSI, diare de Ghazîr, 30/11/1863. Compléter avec JALABERT Henri 1975, p. 56 n. 3.

19. AFSI, coll. Prat., vol. 9, lettre du père Payan au père Reynaud, Beyrouth, 4 mars 1864, p. 1299.

20. *Ibid.*

21. FAWAZ Leila 1994.

22. FARAH Caesar 2000, p. 586.

élèves « laïcs ». Un raccourci qui rejoint les deux maisons a été fermé pour clore le tout. Les pères ont aussi pris de l'espace sur l'une des places du village (qu'ils avaient acquise sans y toucher quelques années auparavant) pour aménager une cour. Ils ont laissé un passage jugé trop petit par une partie des villageois. Ces arrangements sont cependant moins contestés que ceux qui concernent une fontaine qui coule dans la filature achetée. C'est là que réside le nœud du problème. Devenus propriétaires de la filature, les jésuites, qui veillent jalousement à garder leur séminaire-collège « fermé au péché²³ », interdisent l'accès à la fontaine. Les villageois ne peuvent aller y puiser comme ils le faisaient auparavant. Leur mécontentement se mue en colère devant la mauvaise volonté des fils d'Ignace qui refusent d'entendre leurs réclamations²⁴.

Pendant des mois, le village est divisé. D'après les pères, la majorité des habitants reste favorable aux missionnaires. Mais cette affirmation vise aussi à rassurer les Européens qui les soutiennent. Quoi qu'il en soit, cette querelle d'eau montre combien l'appartenance à une même confession n'empêche pas les conflits, ni entre les missionnaires et leurs ouailles, ni au sein de la population entièrement maronite du village.

UNE SOCIÉTÉ CHRÉTIENNE DIVISÉE

LES JÉSUITES ET LEURS OUAILLES : COMPOSER PLUS QUE S'IMPOSER

L'hostilité dont sont victimes les jésuites de Ghazîr au milieu des années 1860 met en cause l'autorité et l'influence que l'on prête souvent aux missionnaires. Homme de Dieu, devenu parfois un notable vivant dans un confort inconnu des populations qui l'entourent, soutenu et protégé par une grande puissance, la France, le missionnaire peut se prévaloir du pouvoir que confèrent l'autorité morale, l'argent et la puissance politique. L'ascendant qu'il exerce sur ses ouailles lui permet, selon ce point de vue, d'inculquer à ses fidèles les idées qui sont celles de ses supérieurs et de ses bailleurs de fonds, en l'occurrence, l'obéissance aux pratiques religieuses romaines et l'amour de la France. Cette vision des choses fait de ces fidèles les auditeurs passifs des messages que transmettent les religieux européens ou américains.

L'affaire qui secoue Ghazîr en 1864 montre que cette transmission subit parfois quelques ratés. En dépit de leurs biens et de la protection de la France, les jésuites se montrent démunis devant les villageois en colère. C'est que la force ne peut leur servir de moyen d'action. Le succès de leur apostolat suppose au contraire un minimum d'adhésion de la part des fidèles. Leur influence ne peut pas reposer seulement sur leurs biens et le prestige qu'ils tirent d'être français, elle s'appuie surtout sur la reconnaissance de leur autorité spirituelle et morale par les fidèles.

23. Une expression du père Estève, ALSI, diaire de Ghazîr, 1/6/1863.

24. AFSI, coll. Prat., vol. 9, lettre du père Canuti au père Reynaud, Beyrouth, 4 mars 1864, p. 1296.

En 1864 – mais ce ne sera ni la première ni la dernière fois – les Jésuites sont obligés de faire des concessions pour ramener la paix et retrouver leur place au sein de la communauté villageoise. Nouvellement arrivé en Syrie, le père Payan a d’abord refusé toute négociation et c’est ce qui lui est amèrement reproché par le supérieur de la mission, le délégué apostolique et enfin par le père général. À la fin de 1863, quand une délégation des habitants vient porter une première fois des réclamations au collège au sujet de l’eau de la filature, il refuse de les faire entrer et envoie un père s’enquérir de leurs demandes sur le pas de la porte. Les jésuites repoussent avec fermeté les « prétentions » des villageois et menacent de faire intervenir le consul de France²⁵. Pour obtenir l’eau à laquelle ils avaient accès avant que les jésuites n’achètent la filature, les villageois en colère finissent pas détruire le canal qui l’approvisionne. Pendant quelques semaines, la violence et la menace d’un procès figent chaque camp dans ses positions : les villageois refusent de livrer les coupables que le consul de France voudrait voir à Beyrouth et les jésuites ne les laissent pas accéder à la fontaine. L’évêque de Ghazîr, venu tenter de réconcilier les deux parties, voit sa médiation échouer²⁶.

L’affaire n’est résolue que six mois plus tard, quand le père Canuti prend la place du père Payan. Il ne lui faudra que quelques semaines pour rétablir la confiance entre les pères et les villageois. À partir du 15 octobre, il « reçoit un grand nombre de visites, car il est très connu et très aimé dans le pays, parlant parfaitement l’arabe. Des prêtres, des émirs, des cheikhs, des bourgeois viennent le voir. Le fruit de ces visites est d’amener peu à peu à la conciliation si désirable, à la paix²⁷ ». En décembre, un accord est trouvé qui prévoit que :

1) Les p. cèdent un petit robinet d’eau. 2) Ils relèveront librement et pour toujours les deux murs renversés l’année dernière près de la filature. 3) Ils garderont tous leurs droits sur la propriété de la place du midan, seulement par faveur, ils laisseront aux habitants un passage libre²⁸.

L’affaire n’est pourtant pas tout à fait close : quelques jours plus tard, les villageois les plus revendicatifs se présentent devant la filature où les jésuites font aménager le robinet d’eau et exigent un débit plus important. Le père Canuti fait alors appel à l’évêque qui a supervisé et cautionné l’accord trouvé en décembre. Grâce à son intervention, les travaux reprennent tranquillement. En mars 1865, tout est rentré dans l’ordre : les réunions de la congrégation des hommes, qui avaient été suspendues, ont repris. Selon le diaire, « Saint-Joseph (*sic*) [que l’on fête le 19 mars] paraît avoir mis la dernière main à l’œuvre de pacification : de nombreuses visites nous ont été faites : les plus arriérés sont venus²⁹ ».

25. ALSI, diaire de Ghazîr, 30/11/1863.

26. ALSI, diaire de Ghazîr, 1/3/1864, 2/3/1864, 6/3/1864.

27. ALSI, diaire de Ghazîr, 15/10/1864.

28. ALSI, diaire de Ghazîr, 12/12/1864.

29. ALSI, diaire de Ghazîr, 19/3/1864.

Le déroulement de l'affaire et sa résolution opposent deux attitudes missionnaires. D'un côté, le père Payan, arrivé à Ghazîr en 1859, qui ne parle pas l'arabe. « Très bon, très aimé de la communauté et des élèves », dit son biographe³⁰, mais au fond peu au fait des mœurs du pays et persuadé que la force incarnée par le consul de France et le gouverneur du Liban suffiront à maintenir la Compagnie dans ses droits. D'un autre, le père Canuti, arrivé au Liban en 1843, parlant l'arabe, rompu aux habitudes locales et peut-être, du fait de son origine italienne, moins lié au consulat de France. Entre les deux, les autorités de la Compagnie font clairement pencher la balance pour le second. Il faut « s'arabiser en tout ce qui est permis, surtout dans le langage, si nous voulons procurer la gloire de Dieu au milieu de ces populations arabes³¹ », exhorte le père général au père Payan en août 1864. Ce rappel des *Constitutions* de la Compagnie de Jésus met en lumière combien la négociation est au cœur de la mission. Les missionnaires ne peuvent rester dans leur tour d'ivoire. Ils ne sont donc pas les relais d'idées ou de comportements que leur seul nom de missionnaires réussirait à faire accepter. Ils sont au contraire contraints d'accepter des compromis pour se faire admettre d'une population dont le concours bienveillant est nécessaire à leur action.

LES CLIVAGES AU SEIN DE LA SOCIÉTÉ VILLAGEOISE

Aux conflits qui opposent parfois les missionnaires et leurs ouailles font écho ceux qui divisent la population de Ghazîr. Tous les villageois ne sont pas favorables aux émeutiers même si, au départ, tous protègent les leaders. On peut repérer au moins deux clivages qui traversent la population. Le premier suit une ligne géographique et sépare le haut du village du bas. Ghazîr est en effet bâti sur les pentes qui dominent la mer au nord de Beyrouth. Dans cette affaire d'eau, les habitants du bas du village, qui vivent en aval du couvent des Jésuites n'ont pas les mêmes griefs que ceux qui habitent en amont, *de facto* beaucoup moins concernés. C'est parmi « ceux du bas » que se recrutent les émeutiers, et en particulier l'un de leurs leaders, Yûâkîm Bakhos.

L'indifférence peut laisser la place à un soutien plus actif de la part de ceux restés fidèles aux jésuites. Ainsi le cheikh Khalîl Hubaych fait preuve d'une solidarité sans faille. Homme d'épée, il est issu d'une famille qui a longtemps dominé le bourg et sa région. C'est au sein des Hubaych que se recrutaient les collecteurs d'impôts de l'État ottoman. Quand l'émir Béchir (fermier de l'impôt jusqu'en 1840) a confié la perception des taxes à son frère Qassem, les Hubaych ont perdu une partie de leur autorité, mais ils ont gardé toute leur prestance. Le cheikh Khalîl est décrit par B. Poujoulat comme un « cœur d'or », dont les « allures martiales », la « taille de géant (il fait plus de six pieds) » offrent un « étonnant contraste » avec la douceur de ses manières et la simplicité

30. JALABERT Henri 1987, p. 14.

31. ARSI, Miss. Ass. Gall. I, lettre du père Beckx au père Payan, 6 août 1864, p. 243.

de son caractère³². Il n'est guère étonnant que les Jésuites aient su conquérir ce catholique « de la vieille roche » comme eux.

Face aux jésuites, Yûâkîm Bakhûs (Bakhos) s'impose comme l'un des leaders de la révolte. Il est issu d'une famille arménienne installée depuis le XVIII^e s. à Ghazîr et qui serait venue d'Alep. À Ghazîr, les Bakhos ont adopté le rite maronite et se sont mis au service des Chehab dont Antûn puis son fils Girgis deviennent les chargés d'affaires. De ce fait, ils sont très vite en contact avec la Compagnie. En 1843, l'achat du palais de l'émir Abdallah Chehab où est installé le séminaire est réglé par Girgis Bakhos³³. Ses descendants sont liés à Youssef Karam dont Tannûs Bakhos était le beau-frère. Son frère Yûâkîm Bakhos est connu comme un homme de contestation. En 1862, il a pris fait et cause contre la construction d'une route carrossable à Ghazîr. En 1865, il se révolte contre Dawûd Pacha après avoir fait parler de lui l'année précédente.

Ce que l'on connaît de la vie des protagonistes de l'affaire de 1864 appelle plusieurs remarques. L'appartenance à une même communauté n'efface pas les différences sociales. Les Hubaych, famille de cheikhs où se recrutent des patriarches de l'Église maronite (comme Yûsûf Hubaych, patriarche de 1823 à 1845) ne se situent pas au même niveau que les Bakhos dont l'ascension sociale est plus récente et les a menés moins haut. Les réformes ottomanes mettent en cause l'assise sociale de l'une et de l'autre. De plus en plus, les impôts tendent à être collectés non pas par de grandes familles (comme les Hubaych), mais par des fonctionnaires ottomans. Au même moment, l'exil et la mort de l'émir Chehab ont affaibli sa famille, et par conséquent ses employés et protégés, comme les Bakhos. Les Hubaych conservent la force de leur nom et des appuis dans l'Église maronite dont ne peuvent se prévaloir leurs rivaux dans cette affaire d'eau.

À ces différences sociales ou géographiques, s'ajoutent des conflits d'intérêts, comme ceux qui secouent le village en 1864. Car même si l'eau est abondante dans la montagne libanaise, sa gestion et sa répartition font l'objet d'âpres négociations³⁴. Quand les jésuites se sont installés à Ghazîr, un accord a été trouvé avec les principaux dirigeants du village pour la répartition de l'eau, divisée en trois parts : l'une pour quelques habitants du village, l'autre pour les Jésuites, la dernière pour la filature³⁵. L'acquisition de ce bâtiment par les jésuites en 1862 a remis en cause cet accord, mais pendant deux ans les jésuites, par ignorance, négligence ou mauvaise volonté, ont refusé de le renégocier. L'affaire de 1864 leur donne l'occasion d'exprimer certains griefs qui montrent que les accords de répartition ne règlent pas tout. En temps normal, il leur arrive d'être privés d'eau par un ou des voisins trop gourmands situés en amont. Pour ne plus être éclaboussés par ces histoires d'eau, les pères ont proposé que l'eau passe à l'extérieur de leurs bâtiments, mais les habitants de Ghazîr ont été incapables de définir un itinéraire de dérivation. La situation est donc restée telle quelle.

32. POUJOLAT Baptistin 1861, p. 50.

33. KURI Samri 1985-1986, p. 518.

34. ABOU-NOHRA Joseph 1983.

35. ARSI, Syr 1004, II, 30, lettre du père Canuti au père Beckx, Ghazîr, 5 novembre 1864.

Si la gestion de l'eau alimente les négociations quotidiennes, les révoltes contre les couvents nourrissent les chroniques villageoises. Il n'est pas rare que les paysans menacent ou attaquent les moines dont les communautés sont nombreuses dans la montagne libanaise. Grands propriétaires fonciers, les religieux s'attirent parfois la rancœur des paysans qui sont souvent leurs métayers³⁶. Les jésuites possèdent moins de terre, mais ils emploient des villageois comme auxiliaires, en particulier comme professeurs de langues orientales. Ces relations économiques peuvent aussi se révéler une source de conflits.

S'installer et vivre dans la montagne libanaise oblige les missionnaires à négocier constamment avec les populations locales. Dans la recherche de compromis, les intermédiaires jouent un rôle essentiel. Chaque camp cherche en outre à se ménager des appuis importants, qui auprès du délégué apostolique, qui auprès du consul, qui auprès de l'évêque local. C'est le ressort de la protection.

UNE PROTECTION PLUS QU'UNE INSTRUMENTALISATION

LE RECOURS À DIFFÉRENTS PROTECTEURS

Dès le début du conflit entre les jésuites et les habitants de Ghazîr, l'évêque du bourg, le supérieur d'un couvent tout proche (Mar Abda) et le curé Joseph Hubaych proposent leurs services en vue d'un arbitrage. Parmi ces personnalités, l'évêque s'impose vite comme le principal entremetteur qui tente de ménager les deux parties. Le 2 mars 1864, quand le canal qui conduit l'eau chez les jésuites subit de nouveaux dégâts, il lance une excommunication contre les deux fauteurs de trouble. Quelques heures plus tard, il accepte cependant de remettre en liberté les deux hommes arrêtés par des amis des jésuites³⁷. Quelques jours plus tard, c'est au tour du gouverneur du Mont-Liban, Dâwûd Pacha, d'entrer en lice. Abû Khattâr qu'il a dépêché sur place exprime son désir de trouver une solution judiciaire au partage de l'eau et invite chaque partie à désigner des délégués pour les envoyer à Jbayl. Mais c'est finalement sous l'égide de l'évêque que le différend est réglé. Le 30 octobre, le père Canuti lui rend visite. « Le Prélat [...] eut la consolation de terminer lui-même l'affaire d'une manière définitive en réglant avec le père recteur les points de détail³⁸ ». C'est lui qui expose aux habitants du village les propositions faites par les Jésuites pour ramener la paix avant de contrôler leur bonne application.

Face à l'adversité, le consul de France n'est donc pas le seul recours des jésuites. Comme lui, Dawûd Pacha, gouverneur du Mont-Liban se montre soucieux de protéger les intérêts des missionnaires et se dit favorable à un procès. De l'autre côté, l'évêque de Ghazîr dont la

36. LEEUWEN Richard 1996.

37. ALSI, diaire de Ghazîr, 2/3/1864.

38. ALSI, diaire de Ghazîr, 1/11/1864.

manière, plus directe, plus locale – on dirait volontiers plus traditionnelle – repose sur de longues négociations en présence des deux parties ou de leurs représentants. Avec le père Canuti, les Jésuites choisissent la façon de l'évêque ; mais au départ, ils activent tous leurs réseaux.

LA PROTECTION DU CONSUL : UN APPUI PARFOIS ENCOMBRANT

Le choix de la conciliation par l'intermédiaire de l'évêque heurte le consul de France qui aurait souhaité un procès « exemplaire³⁹ ». Aux yeux du diplomate français, l'occasion est trop belle de manifester de façon éclatante le pouvoir de la France qui sait faire respecter ses missionnaires. Le père Canuti, qui prétend que le consul a été appelé non pas par les jésuites mais par une mère d'élève épouse de l'homologue de ce dernier à Chypre⁴⁰, s'emploie à l'automne 1864 à fléchir la volonté du représentant de la France pour qu'il abandonne ses poursuites. Son intervention lui paraît malvenue, car à ses yeux elle n'a fait qu'envenimer le conflit⁴¹. Italien, maîtrisant mal le français, le père Canuti n'avait sans doute pas d'excellentes relations avec le consul. Avant d'être nommé recteur à Ghazîr, il a occupé le poste de supérieur de la mission à Beyrouth et a souffert des initiatives de pères français qui négociaient directement avec le consul sans passer par lui.

Sa manière de faire est cependant caractéristique de celle des missionnaires. La protection n'est jamais exclusivement celle du consul de France. Les jésuites savent recourir, selon leurs besoins, aux autres représentants européens, aux prélats, aux gouverneurs ottomans ou aux notables locaux. De ce point de vue, leur attitude ne diffère pas de celle de leurs ouailles, les chrétiens orientaux, qui savent aussi se ménager plusieurs concours pour obtenir faveurs et appuis. Deux ans après cette affaire d'eau, Yûâkîm Bakhos est arrêté par les soldats de Dâwûd Pacha. Il a en effet soutenu Youssef Karam qui refuse de reconnaître l'autorité du gouverneur du Mont-Liban et qui a pris les armes contre lui⁴². Sa famille trouve alors refuge chez le patriarche maronite et sollicite l'intervention des... Jésuites en faveur de Yûâkîm. Sans succès⁴³. En 1877, Yûâkîm Bakhos cherche à financer les études de son fils Khalîl, pensionnaire à Ghazîr puis à l'université Saint-Joseph. L'homme qui a fait parler de lui au moment de la révolte de Youssef Karam ne s'adresse pas au consul de France, mais au Délégué apostolique qui lui fait accorder une bourse financée... par le consulat⁴⁴.

En avril 1865, le consul de France rend visite au séminaire-collège dont les relations avec les habitants du village sont désormais pacifiées. Les hommes en armes qui l'escortent et les élèves forment un grand cercle. Debout au milieu d'eux, le consul prend la parole de façon quasi officielle :

39. ALSI, diaire de Ghazîr, 30/11/1864.

40. ARSI Syr 1004, II, 30, lettre du père Canuti au père Beckx, Ghazîr 5 novembre 1864.

41. *Ibid.*

42. ALSI, diaire de Ghazîr, 29/12/1865.

43. ALSI, diaire de Ghazîr, 30/12/1865, 2/1/1866.

44. ALSI, diaire de Beyrouth, 9/11/1877.

Il recommande aux habitants de se rallier tous avec énergie au gouvernement de Dâwûd Pacha, demandé et appuyé par la France, établi par la Porte (en même temps qu'il recommande aux élèves de se montrer plein de reconnaissance pour les Pères, de répondre à leurs soins dévoués, etc.)⁴⁵.

Aux yeux du consul et de son gouvernement, les établissements scolaires missionnaires servent à défendre, à justifier et à faire accepter la politique française. À travers leur enseignement et par le truchement des bourses d'études, les écoles missionnaires propagent la culture française et forment un creuset où se recrutent les futurs soutiens (et clients) de la France.

L'affaire de l'eau qui s'est déroulée dans les mêmes lieux un an auparavant témoigne des limites de cette instrumentalisation. Une partie des habitants du village se révolte contre la présence des missionnaires et, si la menace d'une intervention française fait peur aux contestataires, elle ne suffit pas à rétablir la paix que les jésuites obtiennent après plusieurs semaines de négociations menées sous les auspices de l'évêque maronite. Cette affaire vient rappeler combien les populations orientales, loin d'être les instruments dociles d'une politique décidée à Paris ou à Rome, poursuivent leurs propres intérêts qui peuvent correspondre ou s'opposer à ceux des représentants de la France. Pour elles, le consul n'est qu'un recours parmi d'autres que l'on sait ménager, mais que l'on peut aussi contourner, voire défier. Il n'en va pas différemment pour les missionnaires, dont les objectifs ne coïncident pas toujours avec ceux de la puissance qui les protège. Pour maintenir et renforcer leur autorité morale (sans laquelle aucun apostolat n'est possible), ils sont contraints à d'incessants compromis et ne peuvent passer outre les aspirations ou les revendications de leurs ouailles.

Des familles désireuses de contester l'autorité des Hubaych ont peut-être activement soutenu les « émeutiers ». Cette hypothèse, difficile à étayer, n'est pas à exclure tant les conflits entre cheikhs et paysans sont récurrents dans la montagne libanaise au milieu du XIX^e s.⁴⁶  invite, comme l'attitude des jésuites ou des villageois, à considérer l'idée d'une instrumentalisation avec circonspection. Qui instrumentalise qui ? À chercher, on se perd dans les méandres de jeux d'alliances à la fois complexes et volatils. Cette affaire d'eau pourrait en effet laisser croire que les jésuites sont rejetés par une population qui refuse leur présence. L'analyse de la résolution de ce conflit montre les missionnaires parfaitement intégrés dans des réseaux locaux, qu'ils activent en fonction de leurs aspirations.

On ne saurait réduire ce conflit à une opposition entre la « modernité » apportée par les missionnaires et les traditions de la montagne libanaise. Les Jésuites ont su faire leurs les

45. ALSI, *diare de Ghazir*, 27/4/1865.

46. En 1859, la famille Khazen, plus illustre et plus puissante que la famille Hubaych, est obligée de quitter ses terres sous la pression des paysans révoltés. Le conflit s'éternise et ne sera résolu qu'après les événements de 1860. Les Khazen rentrent alors chez eux, privés désormais de leurs prérogatives de fermiers de l'impôt. CHEVALLIER Dominique 1971, p. 271-279.

règlements coutumiers qui régissent le partage de l'eau dans la région. Ils se sont en outre appuyés sur une famille ancienne dont ils espèrent que l'autorité renforcera leur ascendant. Nul doute cependant que leur résidence ait introduit des changements dans l'économie et la société locale : dans un bourg de 3 000 habitants, un collège de plus de 100 élèves ne passe pas inaperçu. Son entretien suppose d'intenses échanges économiques. Sa présence attire de nouveaux visiteurs. Bref, il ouvre de nouveaux horizons aux villageois. Ce sont aussi ces changements qui se laissent deviner dans ce conflit.

L'étude du quotidien d'un bourg de la montagne libanaise fait enfin ressortir les clivages qui divisent la population : entre le haut et le bas du village, entre les familles « de vieille roche » et celles dont les positions sociales sont moins élevées et plus récentes, entre partisans et opposants de la politique française. Elle rappelle combien une population appartenant à la même Église, en l'occurrence maronite, peut être traversée de conflits d'intérêts ou de personnes. On pourrait arguer qu'il s'agit là de querelles picrocholines et que les maronites savent resserrer les rangs quand des enjeux plus importants sont en cause. L'histoire, de la révolte de Youssef Karam à aujourd'hui, révèle qu'il n'en est rien.

ARCHIVES

Archives de la Compagnie de Jésus au Liban (ALSI)

Archives françaises de la Compagnie de Jésus-Vanves (AFSI)

Archives romaines de la Compagnie de Jésus (ARSI)

Archives de la Congrégation pour l'Évangélisation des peuples anciennement connue comme Sacra Congregazione Propaganda Fide (ASCPF)

BIBLIOGRAPHIE

ABOU-NOHRA Joseph 1983

ABOU-NOHRA Joseph, *Contribution à l'étude du rôle des monastères dans l'histoire rurale du Liban (1710-1960)*, thèse, université de Strasbourg, 1983, 2 vol.

CHEVALLIER Dominique 1971

CHEVALLIER Dominique, *La société du Mont-Liban à l'époque de la Révolution industrielle en Europe*, Paris, P. Geuthner, 1971.

FARAH Caesar 2000

FARAH Caesar, *The Politics of Interventionism in Ottoman Lebanon, 1830-1861*, London, Centre for Lebanese Studies in Association with I. B. Tauris Publishers, 2000.

FAWAZ Leila 1994

FAWAZ Leila, *An occasion for War, Civil Conflict in Lebanon and Damascus in 1860*, Berkeley, University of California Press, 1994.

JALABERT Henri 1975

JALABERT Henri, *Un montagnard contre le pouvoir : Liban 1866*, Beyrouth, Dar el Machreq, 1975.

JALABERT Henri 1987

JALABERT Henri, *Jésuites au Proche-Orient*, Beyrouth, Dar el Machreq, 1987.

KURI Samri 1985-1986

KURI Samri, *Une histoire du Liban à travers les archives jésuites*, Beyrouth, Dar el Machreq, 1985-1986.

LEEUWEN Richard 1996

LEEUWEN Richard, « The Control of Space and Communal Leadership: Maronites Monasteries in Mount Lebanon », *REMMM*, n^{os} 79-80 (1996), p. 183-189.

POUJOLAT Baptistin 1861

POUJOLAT Baptistin, *La vérité sur la Syrie et l'expédition française*, Paris, Gaumes Frères, 1861.

VERDEIL Chantal 2011

VERDEIL Chantal, *La mission jésuite du Mont-Liban et de Syrie (1830-1864)*, Paris, Les Indes savantes, 2011.